

Tout est paisible en cette nuit fraîche et printanière ; une légère brise, un ciel parsemé d'étoiles : la Grande Ourse, la Petite Ourse, l'étoile du Berger. Une nuit comme il en existe depuis des milliers d'années, les mêmes qui jadis guidaient les marins partis à la conquête du monde, livraient aux mages la clé de leurs présages, aux mathématiciens celles de leurs théorèmes. Elles élevèrent parfois l'humanité vers la connaissance éclairée de l'univers ; parfois, en revanche, celle-ci fut tentée par l'obscurité et les croyances erronées.

La nuit. Le moment idéal pour les prédateurs nocturnes : planante et silencieuse, la chouette affamée a repéré sa proie ; le mulot peut bien se cacher entre des herbes et les mottes de terre, il n'échappera pas à l'acuité de ses sens.

Pour quelques heures encore, elle recouvre le lotissement endormi ; les couleurs et les formes par elle atténuées semblent faire régner calme, paix et unité : est-ce si tranquille pourtant ? Les murs ne dissimulent-ils pas aussi cauchemars, insomnies et souffrances ? Tout est-il si paisible qu'il y paraît ?

Seule dans son lit, Maryline souffre à l'intérieur de son corps, sa tête, tout son être ; pour elle, il n'y a ni infini intergalactique ni firmament lumineux, juste des limites : celle du temps d'abord, depuis que son amie et collègue Virginie, usée par la souffrance

au travail, a préféré mettre fin à ses jours, laisser le courant glacé de la rivière emporter tout : objectifs à la con, timings intenable. Épuisée, elle a confié son être à l'eau, lui a laissé le soin de ronger, de rouiller en elle les entraves du libre marché.

Maryline voit encore Arthur, son chef et les directeurs qui, songeant à la remplacer, la regardaient stagner, s'enfoncer, se noyer. Ils guettaient le moindre faux pas, le moindre signe de faiblesse avec l'air d'en jouir, l'espoir de voir ainsi leur prime de productivité augmenter. Vendredi dernier, elle a explosé en pleine réunion, leur a déversé son flot de rage, à Arthur en particulier.

Il est trois heures du matin et Maryline vient de se réveiller ; combien de temps a-t-elle dormi ? Deux heures, trois peut-être, durant lesquelles elle entendait en rêve le chef aboyer sur son amie, voyait danser des pages de chiffres, de courbes et de statistiques, les lettres gonfler et alourdir sa sacoche de postière, de messagère, d'ange aux ailes désormais brisées mais qui peut-être a désormais rejoint les étoiles. Adieu Virginie.

Que se passera-t-il en ce lundi ? Revoilà cette boule qui lui noue le ventre, endolorit son dos, lui fait mal jusque dans sa tête, la fait transpirer et grelotter à la fois, lui donne la nausée. Qu'on ouvre porte ou fenêtre, qu'on abatte les murs, Maryline restera nouée, pareille à un esclave enchaîné. Lourde et noire comme du plomb, elle la maintiendra prisonnière, accaparera son espace, son temps, sa vie. Présente quoique invisible, ni radio ni scanner ne pourront la détecter. Tout au plus un médecin du travail, compréhensif mais débordé, au champ d'intervention toujours un peu plus amputé par des textes, des règlements de moins en moins favorables aux Maryline qu'il reçoit à longueur de journée. À peine peut-il les écouter, au mieux en témoigner. L'humain en lui voit ce que la technologie ne peut ni ne doit mettre à jour ; des Maryline au masculin, au féminin, à la peau

blanche, noire ou métissée. Il en existe par milliers, la souffrance transcende le genre, les ethnies. « Et pourtant, elle est là », lui arrive-t-il de dire en parodiant Galilée, car en haut lieu, personne ne veut l'écouter, reconnaître la vérité, regarder la réalité d'un mal qu'aucun algorithme ne saurait évaluer.

Déjà fatiguée, Maryline décide néanmoins de se lever, pensant ainsi parvenir à faire bouger cette boule, la regarder tomber puis rouler au sol, écouter le bruit sourd de sa chute. Elle aurait alors l'impression de s'envoler, de voir enfin la lumière, celle que font les étoiles ou le soleil ; son corps délesté s'ouvrirait à ce qui l'entoure, son cerveau recommencerait à penser, à comprendre, à rêver. Point s'en faut : cette pesanteur, ces nœuds restent là, malgré la station debout. Elle aimerait tant lâcher tout ; mais ils demeurent accrochés, rivés. Sa gorge se noue ; elle porte en elle cette boule vivante, ce cocon d'une araignée qui patiemment attend l'heure où elle pourra l'empoisonner, la liquéfier et l'aspirer.

Elle se dirige vers la cuisine, mécaniquement se prépare du café, tel un robot, ou plutôt la machine qu'elle est devenue, car les robots sont aujourd'hui devenus capables de penser, de décider. Malgré la lumière allumée, elle reste aveugle à son environnement immédiat ; indifférente, elle longe les murs fraîchement repeints, ouvre sans un regard les placards de la cuisine équipée récemment installée.

Second geste machinal, elle allume la radio qui diffuse l'interview d'un archéologue : il évoque les difficultés à travailler dans des zones de guerre, les fouilles impossibles à mener en Cisjordanie. La ferait-il rêver ? Elle l'entend sans vraiment l'écouter, comme bercée par cette voix calme et posée, tombe dans un demi-sommeil, en oublie le bol de café qu'elle renverse sur la toile cirée. Et comme le liquide déjà refroidi se répand, il dessine des territoires, franchit indifféremment des lignes rouges,